

mirent la meilleure volonté du monde à ce trafic. On a mis en doute la vérité de ce récit et l'honnêteté des esquimaux, et l'on a même été jusqu'à insinuer qu'ils avaient assassiné les hommes de Franklin et dépeillé leurs cadavres. Je suis loin d'ajouter foi à cela, car je les ai toujours trouvés probes et sincères. Leur mémoire est d'une extrême fidélité. Ils ignorent l'art de l'écriture; mais ils se racontent les uns aux autres ce qu'ils ont vu avec la plus grande exactitude. Durant l'hiver que je passai au milieu d'eux, en 1817, ils me racontèrent la visite que leur avait faite Parry, vingt ans auparavant, et ils le firent de telle façon, que je l'y reconnus à la description qu'ils m'en donnerent. Ce dernier m'a depuis confirmé de point en point le récit des esquimaux. L'imputation de vol et d'assassinat tombe d'elle-même. J'ai fait un long séjour parmi eux et je puis dire à leur louange qu'ils ne se sont jamais rendus coupables même du plus léger larcin. Souvent il m'est arrivé de ne laisser que trois hommes à la garde de nos provisions; et, quoiqu'ils eussent eu dans ce cas toutes les facilités et tous les avantages du monde à commettre le meurtre et le vol, jamais pourtant il ne leur est venu en pensée de les molester. Leur conduite, au contraire envers eux était parfaite et témoignait d'une délicatesse de sentiments qui aurait fait honneur à des gens plus civilisés.

Quant à moi, il ne me reste aucun doute sur le sort de Franklin. Son dessein était, et il ne le cachait pas, de pousser jusqu'au détroit de Behring. L'on sait qu'il hiverna la première année de son départ dans l'île Beech; qu'il essaya probablement ensuite d'atteindre le cap Walker et de gagner de là le détroit de Behring; mais enveloppé par les glaces, il dut être contraint d'abandonner son navire, de se servir de l'esquif ou du traîneau pour se rendre au continent américain, à travers le détroit de Peel et enfin d'opérer son retour par Black River. Cette tentative lui fut fatale à lui et aux siens; je n'en ai nul doute.

Nous savons que Franklin avait à bord de ses deux vaisseaux des vivres pour trois ans et demi, et qu'il comptait les faire durer quatre ans. Il est très probable, que parmi ceux qui formaient son approvisionnement, il s'en est trouvé une partie de mauvais. Ses ressources ont pu de cette manière, être considérablement restreintes. Le scorbut, d'ailleurs, parmi cet équipage, comme parmi tout autre, a dû faire de nombreuses victimes. Le scorbut est un fléau terrible; c'est l'ennemi le plus implacable du voyageur arctique. Qui sait si Franklin et tous ses marins n'y ont pas succombé!

J'ai toujours été à même de remarquer, ajoute M. Rac, l'exactitude parfaite des informations que me donnaient les esquimaux. Ce sont les meilleurs géographes que j'aie jamais rencontrés. Deux ou trois points indiqués sur la carte leur suffisaient pour me tracer toute une étendue de côtes. C'est ainsi qu'il me fut possible de savoir au juste où gisaient les restes des hommes blancs dont ils m'avaient parlé, et quand, l'an dernier, M. Anderson visita l'endroit que j'ai décrit, il y trouva des débris de bateaux, des morceaux de bois sur l'un des quels l'on avait gravé le mot "Terror," des bouilloires et d'autres ustensiles qui avaient évidemment appartenu à l'expédition. Il ne put y retrouver les restes d'aucun de ceux qui y avaient péri, et en vint à la raison; avant la rupture de la glace, au printemps, on les avait vus sur une grève basse, que balayait sans doute les eaux de la mer, dans certains temps de l'année, et ces cadavres avaient été emportés par le flot ou couverts de sable. Les regards et les coups ont d'ailleurs indubitablement contribué à les faire disparaître. Tous les objets qui leur appartenaient ont été mis en sûreté par les Esquimaux.

Il ne nous appartient pas de nous prononcer en faveur de ceux qui regardent comme certaine la mort de Sir John Franklin, ou de ceux qui prétendent que les objets dont nous avons parlé ne sont pas les seuls restes de cent cinquante marins anglais, et que tout espoir de les retrouver ne peut être encore abandonné. Nos sympathies sont pourtant acquises à ces derniers, et nous souhaitons le plus heureux voyage au léger navire qui, le premier juillet dernier, quittait les côtes de l'Angleterre pour aller chercher Franklin dans les mers du pôle.

Nous devons à M. le Dr. Rac le plaisir que nous avons en d'examiner un échantillon du câble transatlantique sous-marin. La gravure que nous en donnons plus bas, le reproduit fidèlement. Son diamètre est d'environ un pouce. Le centre est formé d'un fil de cuivre entouré de six autres fils de même métal d'égale épaisseur. Le cercle suivant est un gutta-percha; le troisième est fait d'étoupe et le quatrième de fils de fer dont chacun se compose de sept autres fils de fer liés ensemble de la même manière que ceux du centre. Le câble est légèrement tordu et attaché par de petites bandes de cuivre placées à un pied à peu près de distance les unes des autres.

M. le professeur Whitlessy lut un travail sur les anciennes opérations minières du Lac Supérieur et il établit que des peuples ayant

beaucoup de similitude avec les Tolteques et les Astèques du Mexique exploitaient ces régions il y a environ 1,200 ans.



(A continuer.)

Revue Bibliographique.

De l'Éducation, par Mgr. Dupanloup, Evêque d'Orléans—3 vols. in 8vo—Orléans et Paris.

L'éducation doit toujours aller de pair avec la civilisation; mais, comme l'instruction publique, elle est soumise aux variations que lui font subir les idées, les institutions et les besoins d'un peuple. Ce qu'il y a pourtant d'invariable chez elle, c'est la pensée chrétienne qui lui sert aujourd'hui de base. Heureuses les intelligences d'élite qui contribuent à son perfectionnement selon la mesure de leurs forces!

L'éducation doit être universelle; le pauvre comme le riche y a des droits. On peut n'avoir pas donné à ses facultés intellectuelles tout le développement dont elles sont susceptibles; mais on ne saurait se passer d'éducation. Elle seule fait acquérir ces qualités solides qui distinguent le bon d'avec le mauvais citoyen. Plus elle est précoce, et plus ceux qui s'y dévouent ont de garanties de voir leurs efforts couronnés de succès.

C'est au berceau même qu'elle commence et elle s'achève souvent bien tard dans la vie.

Le jour où l'enfant ouvre son premier regard à la lumière et fait entendre ses premiers cris, toute une série de devoirs est imposée à ceux qui l'entourent. Dès lors il prend le pli ou reçoit l'impression qu'on veut lui donner. C'est, dit Fénelon, l'âge où se font les impressions les plus profondes et qui par conséquent a la plus grande influence sur le reste de la vie. C'est principalement à la mère que se dévot le soin de veiller à l'éducation de son enfant, durant les huit premières années au moins de son existence; c'est elle que Dieu charge du devoir d'éveiller en lui les premières lueurs de l'intelligence et le premier amour du bien; de mettre à sa bouche les premières paroles de la foi et de la vertu; de tourner ses premiers regards vers le ciel, en un mot de le doter d'une âme chrétienne! Est-il un plus doux devoir à remplir que celui-là? Son accomplissement constitue toute l'éducation du foyer, c'est-à-dire l'éducation maternelle!

"L'éducation doit former l'homme dans l'enfant; faire de l'enfant un homme; l'instituer dans la vie homme fait."

Cette grande et belle œuvre s'opère par la religion, l'instruction la discipline et les soins physiques.

Éveillez d'abord tous les instincts généreux qui sommeillent dans le cœur de l'enfant; apprenez-lui à aimer les doctrines et à pratiquer les vérités du christianisme; cultivez son intelligence; apprenez-lui à soumettre sa volonté à la volonté du maître à qui il doit obéir, donnez-lui enfin les moyens de développer et de fortifier ses facultés corporelles, et le but de l'éducation sera atteint. Mais pour y arriver, il est des écueils que l'on ne saurait trop éviter. L'auteur nous les signale dans les lignes qui suivent:

"L'enfant doit travailler lui-même à la grande œuvre de son éducation, par un concours personnel, par une action libre, spontanée, généreuse; c'est la loi de la nature et de la providence. Ce concours de l'enfant est si nécessaire qu'aucune éducation ne peut s'en passer, et que nul secours, nulle puissance étrangère, nul instituteur, si habile et si dévoué qu'il fût, n'y suppléa jamais."

"Quoiqu'on fasse, on n'élèvera jamais un enfant sans lui ou malgré lui. Il faut lui faire vouloir son éducation; il faut la lui faire faire à lui-même et par lui-même. Cet enfant n'est pas un être passif et sans action, un arbuste, une plante: non, c'est une créature intelligente et morale; et encore, qu'on y prenne garde, la plante elle-même a une puissance de végétation propre, une sève, un germe, une racine de vie. Il n'y a que le bois mort qu'on façonne et qu'on taille sans le ménager, sans le consulter, sans rien attendre de lui. L'enfant que vous élevez n'est pas un bois mort; c'est un être sublime, capable de vérité et de vertu, de connaissance et d'amour; c'est une créature puissante, souveraine; douée de conscience et de liberté, elle doit nécessairement agir, se développer elle-même."

